

honneurs et des postes de confiance, et Dieu sait quels moyens souvent on emploie pour y parvenir.

Le balayeur de rues, s'il peut se procurer un habit fin par un moyen quelconque, s'estime l'égal du premier magistrat de sa cité en dehors de son bureau.

La divine Providence a assigné une place à tout homme en ce monde, elle a distribué des sièges pour chacun de nous : fauteils moelleux, chaises commodes, tabourets simples. Notre sainte religion qui prêche le renoncement aux biens périssables, l'abnégation, la pénitence, fera souvent choisir de préférence le simple tabouret ; témoins ces milliers d'hommes et de femmes qui font vœu de pauvreté. L'américain, lui, ne connaît pas cette vertu ; qu'il en soit digne ou non, il prendra toujours le moelleux fauteuil. Quelque soit sa culture intellectuelle, il ne se croit inférieur à aucun autre. Il parlerait à un roi, au Pape même, avec le sans gêne qu'y mettrait un homme d'affaires rencontrant l'un de ses collègues. Aussi les américains sont-ils connus partout pour leur manque de savoir vivre et leur ignorance des devoirs sociaux. Le manouvrier affectera le train de vie d'un grand seigneur, tant que son adresse lui suffira pour pallier son manque de fonds.

La servante laissera parfois ses haillons souillés dans sa cuisine, pour aller étaler par les rues une toilette de grande dame, souvent supérieure à celle de sa maîtresse.

Et cet esprit d'indépendance, d'égoïsme, de suffisance, a tellement pris racine dans ce peuple, qu'il est devenu l'un des caractères distinctifs de sa nationalité. On le retrouve jusque dans les enfants. Je marchais un jour dans les rues d'une ville américaine, avec un évêque qui, le matin même, avait donné la confirmation à un grand nombre d'enfants. Tous ceux de ces enfants que nous rencontrions ne manquaient pas de saluer leur évêque par ces mots : *good morning Bishop*, sans plus d'impression que s'ils aussent salué l'un de leurs camarades, de leurs compagnons de jeux. *A suivre.*